

Hypostases de la féminité dans *Les Thibault* de Roger Martin du Gard

Maître assistante, doctorante Raluca Cristina Sarău
Université "Dunărea de Jos" de Galați, Roumanie

Abstract: In 1937, Roger Martin du Gard won the Nobel Prize for Literature; his major work, *Les Thibault*, a roman fleuve, published as a series of five novels, follows the fortunes of the two Thibault brothers, Antoine and Jacques, from their bourgeois upbringing, through the First World War, to their deaths. Their lives are highly influenced by the constant and virtuous Mrs. Fontanin, the sweet Gise, the enigmatic Jenny and the sensitive and undecipherable Rachel.

Mots-clés: Roger Martin du Gard, *Les Thibault*, personnages féminins

Introduction

Figure préminente des lettres françaises de la première moitié du XXe siècle, Roger Martin du Gard a élargi le cadre du roman traditionnel par des innovations formelles qui ont conduit à un agencement très moderne des voix narratives, doublé d'un assouplissement impressionnant des cordonnées spatio-temporelles. Souvent, l'écrivain renonce à son style d'analyse et de description pour écrire certaines pages des *Thibault* en style syncopé, notatif, cinématographique, ou bien pour introduire des documents authentiques dans le flux textuel, ce qui offre au lecteur la vision d'une participation directe à la trame narrative. Ainsi l'écrivain reste actuel non seulement par les valeurs morales et culturelles défendues, la liberté de son esprit, mais, en égale mesure par les nouvelles formes de récit spécifiques de son œuvre.

Les Thibault comprend 8 romans : *Le cahier gris* (1922), *le Pénitencier* (1922), *la Belle Saison* (1923), *la Consultation* (1928), *la Sorrellina* (1928), *la Mort du Père* (1929), *l'Été 1914* (1936) et *Epilogue* (1940). Cette vaste chronique couvre les années 1905-1918 et relate la vie d'une famille bourgeoise d'avant 1914, à travers le destin de deux frères que la première guerre mondiale va opposer. L'aîné, Antoine, est un brillant étudiant en médecine. Interne aux hôpitaux de Paris, dévoué aux autres et assez conservateur, il va se vouer entièrement à sa carrière. Le cadet, Jacques, lui, est un écorché vif, un révolté. Les destins opposés d'Antoine et de Jacques Thibault, les feront vivre jusqu'à leur mort dans l'incompréhension l'un de l'autre.

Dans mon travail je me propose d'analyser le portrait de Rachel, l'amour non-partagé d'Antoine Thibault ; bien que ce personnage féminin n'apparaisse que dans le troisième volume, « *La Belle Saison* », il constitue la raison pour laquelle déçu mais en même temps passionné par la médecine, Antoine s'épanouit pleinement dans l'action et dans l'exercice héroïque de son métier dans les cinq volumes suivants.

La Belle Saison

Dans les premiers deux volumes des *Thibault*, considéré roman d'atmosphère tout comme roman d'analyse psychologique et roman de portraits, le lecteur commence à découvrir les deux héros : Jacques Thibault, un adolescent révolté contre son père et contre l'éducation bourgeoise qu'il a reçue et Antoine Thibault, son frère aîné, un sage qui comprend et accepte gravement le monde, tel qu'il est. La rigidité de leur père, Oscar Thibault, déclenche chez Jacques le besoin désespéré d'indépendance et d'affirmation de sa personnalité ; il se sent inadapté et refuse la morale imposée qui lui suffoque la liberté. Radicalement opposés, les deux fils réagissent conformément à leurs tempéraments : Jacques est un non-conformiste qui cherche sa voie conformément à des idéaux dynamiques, impossible à placer dans la morale du temps pendant qu'Antoine reste lucide et accumule obstinément des connaissances pour s'adapter et faire partie de la société : il a le sens de l'ordre et de l'obéissance et par-dessus tout l'orgueil d'être un Thibault.

Le troisième volume, la Belle Saison, dévoile une nouvelle période dans la vie des héros, leurs physionomies morales – surprises dans des hypostases inédites – sont plus clairement marquées et laissent voir des facettes inconnues. Martin du Gard semble s'arrêter à cet instant apparemment lumineux, plein de promesses et espoirs pour montrer ensuite, par contraste, les grands troubles qui suivront, le tragique, les destins changeants des gens, le vide de la guerre.

Grâce au caractère didactique de la table des matières du volume, le parcours romanesque est facile à deviner : *L'accident. Rachel ; Antoine emmène Rachel déjeuner au restaurant ; Un dimanche dans la chambre de Rachel ; les photographies ; Antoine et Rachel au cinéma ; le film africain. Fin de soirée chez Packmell ; Pèlerinage d'Antoine et de Rachel au cimetière du Gué-la-Rozière. Départ de Rachel. Le dernier jour au Havre. L'adieu à la sortie du port.* En bref, lors d'une urgence médicale Antoine rencontre Rachel, une belle aventurière, et éprouve pour elle un sentiment enflammé. Il n'avait connu jusque-là que de petites aventures. « *Ce qu'Antoine appelait « les femmes » ne tenait dans son existence qu'une place secondaire ; l'amour sentimental, aucune. Il se contentait de rencontres faciles ; et il en tirait vanité parce que c'était plus « pratique »* (322). Avec cette femme de 26 ans, il découvre la passion et l'amour le transforme profondément. Mais Rachel le quitte bientôt pour retrouver le mystérieux Hirsch. Redécouvrant la solitude, Antoine se consacre avec une passion renouvelée à la pitoyable humanité qui défile dans son cabinet.

Le portrait physique de Rachel se construit petit à petit : appelé d'urgence pour soigner une petite fille renversée par un camion, « *Antoine ne vit d'abord rien d'autre qu'une lampe tenue à deux mains par une femme en peignoir rose, et dont la chevelure rousse, le front, la poitrine, resplendissaient dans la lumière : puis il distingua le lit que la femme éclairait, et sur lequel plusieurs ombres étaient penchées* » (330) et, tout le long de cette opération, le jeune médecin cherche cette présence troublante : « *Elle fit volte-face. Une seconde, il la regarda : elle avait un beau visage, un peu charnu, et que la douleur sans doute ennoblissait : une expression de calme, de maturité qui lui plut. Malgré lui, il pensa : « Pauvre femme ! Mais j'ai besoin d'elle »* (334).

Dans la plupart des cas, Rachel nous est présentée indirectement, par les yeux amoureux d'Antoine, c'est un point de vue subjectif. La première rencontre reste donc sous le signe de la perfection physique de la femme qui éblouit le jeune médecin : « *Ils parlaient à mi-voix, légèrement penchés l'un vers l'autre, et Antoine voyait de tout près les lèvres, les joues, cette chair éclatante, à laquelle la fatigue ajoutait une sorte de charme. Il se sentait à la fois déprimé et févreux, sans résistance contre ses instincts...Et, comme elle se penchait, Antoine, qui la suivait des yeux, eut un choc : en ombre chinoise, sous l'étoffe du peignoir, il apercevait le corps de la jeune femme avec une précision aussi troublante que si elle se fût tout à coup trouvée nue devant lui. Il retenait son souffle ; il regardait, avec une sensation de brûlure au fond des yeux, le sein, dans la demi-lumière, s'abaisser et se relever mollement, au rythme de l'haleine. Les mains d'Antoine, glacées tout à coup, se crispèrent. Jamais il n'avait désiré aucune créature avec cette soudaine frénésie* ». (334)

Les fortes tensions vécues lors du moment difficile de l'opération et la participation effective de Rachel à cet événement font que les deux s'approchent naturellement et tombent amoureux à première vue ; à bout des forces ils s'endorment l'un à côté de l'autre contre le mur ; le matin « *Il s'éveilla tout à fait. [...] Il demeura haletant, immobile, prodigieusement lucide, et puisant dans la confusion de leurs deux chaleurs une volupté plus irritante que dans le plus prolongé des baisers* » (346) Consciente de son pouvoir de séduction, Rachel continue son jeu : « *Rachel se contemplait dans un fragment de miroir fixé au mur par trois clous et riait. Avec son casque de cheveux roux, son col dégrafé, ses robustes bras nus, son regard libre, hardi, un rien moqueur, elle évoquait une figure de l'émeute républicaine : la Marseillaise sur des barricades. « Me voilà jolie ! » murmura-t-elle en faisant la moue [...] Elle était fraîche, recoiffée ; elle avait changé son peignoir rose pour un kimono de soie*

blanche. Ses cheveux roux, au sommet de cette blancheur, faisaient penser à la flamme d'un cierge. (349)

A notre avis, l'écrivain insiste trop sur la perfection physiques de son personnage féminin et ne plonge que très peu à la quête de son esprit; il revient sans cesse sur la beauté et ses charmes féminins, comme s'il lui était impossible d'imaginer ou de se donner de la peine pour créer un personnage crédible et complet. Une fois fini cet épisode de l'attrait physique, Rachel dévoile son caractère émancipé et trop moderne pour l'esprit du temps : elle boit de la bière, ne cache pas sa faim et fume au restaurant; à plusieurs reprises elle déclare son besoin de liberté absolue : « *Moi ? Je suis complètement libre et ne me cache jamais de rien* » (355) ; « *Je vous répète que je n'ai de comptes à rendre à personne. J'ai de quoi vivre et m'en contente. Je suis libre [...] Je dis que je suis libre. Je ne dis pas que je suis disponible, vous saisissez ? Je veux rester libre.* » (363)

Dérouté par ce jeu d'attrait et rejet, Antoine éprouve des sentiments enflammés : « *Il se voulait pareil à elle. Il se retenait de l'interrompre à chaque mot, pour s'écrier « C'est comme moi ! ».* Tout ce qu'elle disait, tout ce qu'elle faisait, correspondait à ce qu'il attendait d'elle. Elle s'habillait exactement comme il avait toujours souhaité qu'une femme s'habillât. [...] Elle était bavarde mais elle racontait assez bien. Elle était intelligente. Elle avait surtout un tour d'esprit, une façon d'observer et de retenir, qu'il appréciait. [...] Peu importaient les paroles : ils sentaient un échange incessant se faire entre eux, par leurs regards, et leurs sourires, par leurs voix, par leurs moindres gestes » (360)

Pour la première fois dans sa vie, Antoine pense avoir trouvé l'amour de sa vie, la partenaire idéale et se jette corps et âme dans cette parfaite histoire d'amour, avec une sincérité absolue et désarmante. Parfaite occasion pour Roger Martin du Gard d'illustrer l'inconstance et l'égoïsme « proverbial » des femmes : Rachel envisage des changements et fait déjà des comparaisons : « *Je lui ferai couper cette barbe* » [...] *Ce goût qu'elle avait aujourd'hui pour lui, elle l'avait, en somme, éprouvé déjà, pour d'autres.* [...] *Je n'ai rien de ce qu'il faut pour faire une amie fidèle, une maîtresse de tout repos. J'aime à me passer tous mes caprices. Tous. Pour ça, il faut être libre. Je veux rester libre. Vous saisissez ?* » (364).

Le neuvième chapitre, appelé *Un dimanche dans la chambre de Rachel; les photographies* s'ouvre avec les détails déjà connus de la beauté et de la personnalité de Rachel : elle est nue, « *glorieusement étalée, comme une figure allégorique, au creux d'une coquille transparente* » (440), elle a faim et jouit toujours de toute l'admiration d'Antoine : « *nous sommes l'un et l'autre bâtis pour vivre un siècle* » (441). Pourtant le doute se fait glisser dans cette atmosphère familiale : « *Ensemble ? murmura-t-elle, les yeux tendres, à demi clos. Et ce fut une pensée triste qui l'effleura, la crainte de ne pas conserver toujours ce goût qu'elle avait de lui et qui la rendait si heureuse* ». De son côté, Antoine, plonge dans les yeux de Rachel pour découvrir que ses prunelles « *sont tantôt grises et tantôt mauves, une couleur trouble, pas franche* » (442) pendant que sa raison commence à se poser des questions : « *Et, de sa vie, qu'est-ce que je connais ? Vingt-six années vécues sans moi, dans un univers si différent du mien ! Vécues, c'est-à-dire pleines de choses, d'expériences. Des choses mystérieuses, d'ailleurs...*»(442).

Voilà des éléments qui annoncent déjà un dénouement hâtif et douloureux : dans quelques mots, Antoine apprend que Rachel avait fait dix ans de classes à l'Opéra et qu'elle était même premier sujet quand elle y avait renoncé, à cause de problèmes avec les jambes ; ensuite elle était devenue écuyère dans un cirque dirigé par Hirsch, un mystérieux personnage qui donnait des représentations à travers le monde. Aussitôt ces phrases prononcées, le passé semble envahir Rachel qui revient avec plus de détails, au grand étonnement d'Antoine : amoureuse de ce Hirsch, la femme l'avait suivi dans ces voyages à Neuilly où il avait un manège, au Soudan égyptien ou au Maroc où il vendait des fusils ; elle avait même été blessée lors d'une fusillade. Le jeune médecin commence alors à découvrir les différences : il n'était pas passionné par les chevaux et n'avait presque jamais eu l'occasion de faire de l'équitation,

sa vie avait été jusque là extrêmement ordonnée et précise, avec des buts bien délimités; son orgueil était d'ailleurs blessé par le mensonge et la demi – vérité.

Grâce à des photos, Rachel plonge entièrement dans le passé : tout à tour, photo par photo, Antoine la découvre danseuse ; après il fait la connaissance de Hirsch, un homme d'une cinquantaine d'années, « un marchand d'esclaves », « violent et sensuel », du père de Rachel, « papa Goepfert », un juif d'origine modeste, petit à petit devenu costumier de l'Opéra ou du frère, mort dans un accident. « *Antoine éprouvait une vive curiosité pour le passé de Rachel, sans aucune jalousie. Il comprenait fort bien ce qu'elle voulait dire, lorsqu'elle avouait : « Mon corps et sans mémoire ».* (466)

L'illusion de la femme parfaite et de l'amie idéale commence à se briser : lors de nouvelles confessions, Antoine apprend que sa bien-aimée avait été l'amante de Zucco, un ténor « *gros, trapu, qui conservait l'aspect d'un tzigane, malgré sa perruque blonde* » avec lequel elle avait eu une petite fille mais qui était morte et enterrée à Gué-la-Rozière. « *Avec Rachel, il pensait chaque jour être parvenu à un point fixe, d'où il pouvait se faire une opinion d'ensemble sur la vie de son amie, mais, le jour suivant, une confiance, un souvenir, une simple allusion, ouvrait des perspectives insoupçonnées où son regard se perdait de nouveau* » (470)

Les choses se précipitent vers la fin du volume : plus il apprend des choses nouvelles, plus « *tout cet inconnu lui causait une sensation d'abîme entrouvert* » (471) devant l'expérience vaste et étrange de Rachel, « *il était sans cesse frappé d'éblouissement* » (477). Il se sentait si différent d'elle, lié au sol de France par sa naissance bourgeoise, par son travail, par des ambitions, par tout un avenir organisé et il éprouvait contre tout ce que Rachel aimait et qui lui était si étranger, « *la hargne d'un animal domestique contre tout ce qui rôde et menace la sécurité du logis* » (477). La femme le quitte bientôt : après avoir vu un film sur l'Afrique, elle ne trouve plus sa place et décide de renouer avec le passé et de se marier avec Hirsch.

Antoine ferait tout pour la garder, il éprouve « *comme un instinct nouveau, un besoin d'aventure : s'évader, de cette existence rangée, recommencer tout à neuf, courir des risques, utiliser, pour des actes libres et gratuits, cette force qu'il avait été si fier d'asservir à des fins laborieuses* » (510) mais la décision de Rachel est déjà prise même si elle l'aimait aussi. Il comprit que son bonheur touchait à terme, que la femme allait le quitter, le laisser seul et qu'il n'y aurait rien, absolument rien à faire. « *Il comprit cela sans qu'elle le lui eût dit, bien avant de savoir pourquoi, avant même d'en souffrir et comme si, depuis toujours, il y eût été préparé* ». (514)

Conclusion

Martin du Gard a créé une très forte histoire d'amour et a illustré le désespoir de son héros en lui offrant à la fin du volume même la possibilité du suicide « seule issue à de telles angoisses » ; Antoine réussit à trouver l'allègement dans la carrière professionnelle à laquelle il se dédie pour le reste de sa vie. Confronté à la guerre, le héros finit par rejoindre les convictions de son frère et livre, dans son journal, un message d'espoir vers les générations suivantes.

Bibliographie

- Alluin, B., *Martin du Gard romancier*, Presses de l'ANRT, Lille, 1989
Cryle, P., *Roger Martin du Gard ou De l'intégrité de l'être à l'intégrité du roman*, Minard, Paris, 1984
Ion, A., *Dicționar istoric critic*, Ed. Stiințifică și enciclopedică, București, 1982
Lagarde, A., *Anthologie et histoire littéraire*, Bordas, Paris, 1993
Martin du Gard, R., *Les Thibault . 2. La Belle saison. La Consultation*, Gallimard, Paris, 1953
Păușești, Al., *Istoria literaturii franceze*, EDP, București, 1968
Wehrmann, R., *L'Art de Roger Martin du Gard dans " Les Thibault "*, Summa Publications, Birmingham, 1986